

CHAPITRE VI

REPRÉSENTATION, COLORATION ET ÉCLAIRAGE **DANS LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE DE GOTTLLOB FREGE**

Was sonst noch den Inhalt des Satzes ausmacht, nenne ich die Färbung des Gedankens¹.

Frege traite la coloration et l'éclairage toujours en second lieu, à la marge de ses grands textes. Mais il les traite dans *tous* ses grands textes sur le langage et on les retrouve aussi dans un grand nombre de textes secondaires. Leurs noms se multiplient, mais si on sait les reconnaître, on peut dégager un noyau de propriétés que Frege leur accorde ou – très souvent – ne leur accorde pas. Dans ce travail, nous allons essayer d'y voir plus claire sur la fonction et le fonctionnement de ces concepts pour aboutir à une présentation aussi systématique que leur traitement chez Frege et son intérêt décroissant pour ces concepts le permet.

La plupart des interprètes n'accordent qu'une toute petite place à l'explication des concepts de coloration et d'éclairage² ou les passent entièrement sous silence. Le *parfum poétique*³ et *l'air* ou *Stimmung*, concepts similaires, sont encore moins souvent mentionnés. Dans notre travail, nous essaierons de distinguer ces concepts, de dégager leur fonction

1. Frege, *Nachgelassene Schriften*, Meiner Verlag, Hamburg, 1969 (par la suite : *NS*), 214.

2. Frege dispose au moins de trois expressions qui désignent le phénomène de coloration. Si nous allons favoriser l'expression *coloration* dans notre travail, c'est principalement pour simplifier.

3. Pour citer, nous utilisons indistinctement des guillemets et la mise en italiques. Nous n'utilisons ni l'un ni l'autre lorsque un terme sert de traduction entre parenthèse.

et de montrer leur importance particulière pour la philosophie du langage de Gottlob Frege. Au contraire de la plupart des interprètes, il nous semble que *coloration* et *éclairage* ne sont pas synonymes chez Frege : on peut distinguer le concept de coloration de celui d'éclairage et – dans la plupart des cas – déterminer si il s'agit de coloration ou d'éclairage du sens d'un mot ou d'une phrase. A partir d'une relecture très proche des textes de Frege, nous allons montrer pourquoi plusieurs critiques antérieures de ces concepts ne sont pas pertinentes et proposer une nouvelle discussion basé sur des exemples. Cela nous mènera à une exposition des difficultés qui persistent.

Frege indique que la traduction de mots dotés de coloration et d'expressions qui donnent un éclairage est extrêmement difficile. Moins un texte en comporte plus il sera scientifique et moins sa traduction pose de problème. Par conséquent, nos réflexions partiront du terme allemand. L'Allemand faisant foi, les traductions figurent uniquement pour faciliter la compréhension des réflexions pour un public francophone. Concernant la coloration, Frege a probablement plus recours à des *intuitions linguistiques* que pour tout autre concept. Par conséquent, nos réponses s'appuient sur nos intuitions quand nécessaire. Pour les soutenir, nous avons eu recours au Duden – *Deutsches Universalwörterbuch*¹. Ce n'est qu'à condition que nos intuitions linguistiques sur un mot coïncident avec les explications de la *Dudenredaktion* que nous les avons défendues.

*STIMMUNG, COLORATION, ÉCLAIRAGE, PARFUM POÉTIQUE,
AIR – MÉTAPHORES MULTIPLES*

Frege lui-même multiplie les expressions qui désignent ce que les interprètes traitent communément sous nom d'éclairage ou de coloration. Dans le texte «*Zusammenfassung meiner logischen Lehren*» qui date probablement de 1906, Frege introduit l'expression «parfum poétique» (*poetischer Duft*) pour ensuite passer au terme “coloration” qu'il utilise dans beaucoup d'autres textes. Le parfum poétique, affirme-t-il, ne fait pas partie de ce que nous jugeons vrai ou faux dans une proposition, c'est-à-dire *la pensée*. La logique n'a par conséquent pas à s'en occuper².

1. Wissenschaftlichen Rat der Dudenredaktion: *Duden. Deutsches Universalwörterbuch*, Bibliographisches Institut & F. A. Brockhaus AG, Mannheim, 2003.

2. Voir NS, 213/214; *Traduction française* (par la suite : Fr.): *Écrits Posthumes*, traduit sous la direction de Ph. de Rouilhan et de Cl. Tiercelin, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, 1994 (par la suite : EP), 235/236.

On remarquera que la métaphore « parfum poétique » est assez étrange, pour ne pas dire déplaisante. Normalement “Duft” (parfum) désigne une odeur agréable, certes, mais en combinaison avec le qualificatif “poetisch” (poétique) et au sein d’un texte d’une tonalité scientifique, on ne peut guère s’empêcher de le percevoir comme péjoratif. Il est intéressant de voir que “Duft” porte lui-même une coloration ou un parfum : le terme non-coloré correspondant – Frege parlerait d’« expression normale » – aurait été “Geruch” (odeur). Si on sait que Frege considère qu’un texte scientifique doit autant que possible se passer de coloration et éclairage, il est clair que l’usage que Frege fait du mot “parfum” ici, est polémique. Comme “éclairage”, “parfum” fait penser à quelque chose d’éphémère. Et c’est bien ce que Frege affirme par la suite. Ce n’est que ce qui fait le contenu d’une proposition *en plus* d’une valeur de vérité et d’une pensée.

Dans « Der Gedanke », Frege parle aussi de *Stimmung* et *Luft* (air). La métaphore *air* souligne de même l’*éphémère* du phénomène qui gêne l’analyse logique. Le terme *Stimmung* a ceci d’intéressant qu’il a deux significations : *état d’âme*¹ et *ambiance*. C’est donc d’un côté quelque chose de subjectif, une sorte de fond émotionnel. Mais c’est de l’autre quelque chose d’*extérieur* que des sujets distincts peuvent en principe percevoir, même si on ne dirait peut-être pas que l’ambiance est *objectivement* de telle ou telle sorte. Ainsi le terme *Stimmung* reflète une difficulté principale de la catégorie en question : la coloration ou l’éclairage interviennent de manière durable sur le sens d’une proposition qui est objectif, mais ne sont pas objectifs eux-mêmes. Ils sont essentiels pour agir sur les représentations d’un sujet qui sont subjectives, mais restent sans influence déterminée : chacun doit se les ajouter lui-même². Cette difficulté continuera à nous occuper.

1. « Der Gedanke », *Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus 2*, 1918-1919 (par la suite : *Gedanke*), 63. Ailleurs dans le même texte, Frege l’utilise dans le premier sens : « Das soll nicht selten auf das Gefühl, die Stimmung des Hörers wirken » ; Fr. Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971 (par la suite : *ELP*), 176 : « Bien souvent, il doit agir sur le sentiment, l’état d’âme de l’auditeur. »

2. Voir Fr. : *ELP*, 177. Claude Imbert traduit *Stimmung* par *tonalité*, *Luft* par *parfum*. La traduction *tonalité* est appauvrissante. Il est probablement impossible de conserver l’ambivalence de *Stimmung* (intérieur/extérieur) par une expression en Français. Mais en plus, la traduction assimile entièrement les termes *Duft* (parfum) et *Luft* (air) et réduit ainsi le grand nombre des termes variés. Cela peut faciliter la compréhension, mais ne rend pas tout à fait compte des textes originaux de Frege qui frappent surtout par la grande variété d’expression. Il semblerait en outre que cette traduction donne un contre-exemple pour l’idée qu’une traduction vise à conserver le sens au détriment de la coloration ou de l’éclairage. « Parfum » et « air » n’ont nullement le même sens, mais ils sont très proches dans leur coloration. Les deux mettent en avant l’éphémère. Au contraire de Frege, il nous semble que les traductions favorisent souvent la stabilité de l’éclairage au détriment de celle du sens.

Mais revenons aux termes *Färbung* (coloration) et *Beleuchtung* (éclairage). Frege les utilise fréquemment. On remarquera que ces deux métaphores sont bien distinctes : « avoir une couleur », « être coloré » est une propriété intrinsèque, « être éclairé » indique une propriété relationnelle et, nous l'avons déjà dit, plus éphémère. Un éclairage peut donner l'impression d'une coloration (comme lorsqu'en été, on éclaire les statues de la Cathédrale d'Amiens pour – pendant une heure – leur rendre leurs couleurs d'origine). Mais l'objet éclairé n'en est pas modifié de manière durable. En indiquant une propriété éphémère, le terme *éclairage* ressemble à *parfum* (comme opposé à *coloration*). Beaucoup d'interprètes de Frege n'utilisent que le terme *coloration* ou un terme d'art comme *tone* (Dummett) pour parler des phénomènes que Frege désigne par des expressions aussi diverses. Pourtant, les termes choisis par Frege sont très spécifiques et la différence du champ sémantique des différentes métaphores est plus qu'accessoire.

A QUEL NIVEAU LA COLORATION INTERVIENT-T-ELLE ?

Dans son fameux texte « Über Sinn und Bedeutung » (1892) Frege écrit : « On pourra aussi tolérer les différences qui tiennent à la couleur et à la lumière que la poésie et l'éloquence s'efforcent de donner au sens. »¹ C'est donc sur le sens que la coloration et l'éclairage interviennent. Mais de quelle manière ? Dans « Kurze Übersicht meiner logischen Lehren » en 1906, Frege note :

On extraira ainsi du contenu d'une phrase une partie qui seule peut être reconnue comme vraie ou rejetée comme fausse. C'est cela que j'appelle la pensée exprimée par la phrase. [...] C'est seulement avec cette partie du contenu que la logique a affaire. Ce qui, en plus de cela, contribue au contenu d'une phrase, je l'appelle la coloration de la pensée².

Ici, il n'est pas clair si la coloration est indissociablement attaché au sens ou si Frege la conçoit comme un élément du contenu *à part* qui doit *sa visibilité* à une intervention sur le sens, mais qui *peut* en être indépendante. Pour illustrer cette idée prenons l'exemple de "hélas". Ce mot n'a pas de sens selon Frege. Pourtant il peut éclairer des phrases d'une « lumière particulière ». Ainsi on pourrait dire que son éclairage n'est que potentiel et

1. , *ELP*, 107 ; « Über Sinn und Bedeutung », *Funktion, Begriff, Bedeutung*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1975 (par la suite : *SB*), 44.

2. Fr. : *EP*, 236 ; *NS*, 213/214. On remarquera que Frege fait lui-même l'économie de l'« éclairage » ici. C'est probablement le signe de son intérêt décroissant pour les différences qu'il peut y avoir au sein du phénomène en question.

s'active au moment où il y a un sens sur lequel il peut agir. Il diffère donc de "Köter" (cabot) qui a un sens, le sens de "chien". Par conséquent, on peut probablement dire que la coloration y est active dans le mot isolé aussi. La coloration du sens de ce mot conceptuel s'étendrait sur le sens d'une phrase lorsque le mot est mis en contexte. Il y a visiblement une certaine tension entre l'affirmation que la coloration et l'éclairage interviennent au niveau du sens et l'idée que celui-ci reste le même. Plus bas, nous nous reposons ce problème.

REPRÉSENTATIONS ET COLORATION/ÉCLAIRAGE

Dans le texte «Über Sinn und Bedeutung», le terme *coloration* intervient après la distinction de sens (*Sinn*), référence (*Bedeutung*) et représentation (*Vorstellung*).

La frontière que Frege trace entre sens/référence d'un et représentation de l'autre côté est particulièrement nette. Les deux premiers sont objectifs, la représentation est subjective et varie d'une personne à l'autre. Lorsque Frege dit qu'il est impossible que deux personnes aient la même représentation, alors que deux personnes peuvent bel et bien concevoir le même sens, saisir la même pensée, il n'est pas tout à fait clair s'il parle d'une simple «différence numérique»¹ ou si c'est «das Problem des Fremdpsychischen» (le problème de l'accès à autrui) qui le préoccupe. Frege était très sensible à la privauté des représentations. Il dit qu'un accès extérieur à la représentation d'une autre personne montrerait qu'elle est bien distincte pour la personne extérieure : «Ainsi pourrait-on [peut-être] montrer qu'une représentation peut elle-même être prise pour objet [...]; toutefois elle n'est [en tant que telle] pas pour l'observateur ce qu'elle est immédiatement pour le sujet»². Il pourrait surprendre que Frege se pose de telles questions si on connaît son scepticisme concernant toute sorte de "psychologisation", mais si Frege ne fait que quelques petits pas sur le terrain de la représentation pour aussitôt l'abandonner, il en dit assez pour faire penser

1. Voir *SB*, 44; *Fr. ELP*, 106.

2. *ELP*, 107; *SB*, 45 : «Hiermit wäre vielleicht zu zeigen, wie eine Vorstellung zwar selbst zum Gegenstande genommen werden kann, als solche aber doch dem Betrachter nicht das ist, was sie unmittelbar dem Vorstellenden ist.». Nous avons légèrement modifié la traduction de Claude Imbert qui place «en tant que telle» dans la première partie de la phrase, alors que sa place est dans la deuxième et qui enlève le «peut-être» ce qui rend la phrase affirmative alors que, pour des raisons évidentes, elle n'est qu'hypothétique chez Frege. Voir aussi : *NS*, 151; *Fr. EP*, 164. Comme dans *SB* Frege s'y imagine de disposer d'un écran de projections pour extérioriser et comparer des représentations. Celui-ci montrerait des différences essentielles.

que selon lui la structure de l'esprit humain empêche que deux personnes aient la même représentation¹. Si deux personnes ne peuvent pas avoir la même représentation, on peut encore se demander si deux personnes peuvent avoir le même *type* de représentation. La réponse de Frege n'est pas claire : il accepte simplement « quelque affinité entre les représentations humaines »². Frege ne dit rien sur la manière dont cette affinité est réalisé. La récurrence d'un *type* de représentations comme certains interprètes le proposent, est une possibilité³.

Frege affirme que, malgré une affinité dans la *manière de former des représentations*, une seule expression entendue par de différentes personnes au même moment peut donner lieu à des représentations très distinctes⁴. Plus tard, Frege spécifie que la représentation peut également varier pour une même personne à différents moments : « Bien des choses, en ce domaine, dépendent du contexte. On comparera, par exemple, les phrases « Avec quelle joie il monte son fringant cheval » et « Je viens de voir un cheval tomber sur l'asphalte mouillé »⁵. C'est *en outre* le contexte qui détermine la représentation d'un sujet lorsqu'il entend un mot. Il n'est pas clair si Frege parle uniquement du contexte d'une proposition dans lequel est insérée une expression ou (aussi) de l'environnement non-verbal d'une proposition. Son exemple n'inclut pas de description du contexte non-verbal hormis la description dans les exemples de phrases eux-mêmes, mais il nous semble qu'il faut également admettre que la situation concrète joue un rôle pour la formation des représentations. Ce qui est sûr est que le contexte d'une proposition détermine non seulement le sens d'un mot (comme Frege le défend en avant-garde⁶). Il détermine également la représentation liée à celui-ci qui se fait de manière peu spécifique à travers certaines sensation sonores ou autres. Au fond, cela n'est pas étonnant car le sens d'un mot donne une "Anregung", une indication, pour la formation d'une représentation. Or, si le sens d'un mot est déterminé par le contexte

1. Voir aussi Frege, Gottlob : *Grundlagen der Arithmetik*, Reclam Verlag, Stuttgart, 1997 (par la suite : *GA*), 23 (Original : X); Fr. : *Les Fondements de l'arithmétique*, Paris, Seuil, 1969 (par la suite *FA*), 122.

2. *ELP*, 107. La traduction est imprécise. Frege parle de « *Verwandtschaft des menschlichen Vorstellens* » (*SB*, 45). Il s'agit plus d'affinités de la *manière de se représenter* plus que d'affinités entre des représentations concrètes.

3. Stuhlmann-Läisz, Rainer : *Gottlob Freges « Logische Untersuchungen »*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995, 72.

4. Voir *SB*, 44; Fr. : *ELP*, 107.

5. *EP*, 164; *NS*, 151.

6. Voir *GA*, 23 (Original : X), : « Nach der Bedeutung der Wörter muß im Satzzusammenhange, nicht in ihrer Vereinzelung gefragt werden » (Le texte fut écrit avant la distinction entre *Sinn* et *Bedeutung*. On peut supposer que plus tard Frege aurait parlé de « *Sinn* » au lieu de « *Bedeutung* ») Fr. : *FA*, 122.

d'une proposition, la représentation en est également influencé à travers ce sens.

Frege spécifie que « la langue est peu appropriée pour susciter [*hervorrufen*] chez l'auditeur des représentations à volonté [*beliebig*] exactement comme on le souhaite »¹. Il nous paraît que Michael Dummett ne rend pas clairement compte de cela lorsqu'il écrit « [Frege] accounts for tone [*Färbung*] as a matter of the association with a word or expression of certain 'ideas' (*Vorstellungen*) »². L'"association" chez Dummett est si forte que la coloration en est entièrement déterminé. C'est bien plus que ce que Frege accorde réellement. De plus, une définition de la coloration purement en termes de représentation est trop restreinte. Par la suite, Dummett reproche à Frege de dire que la coloration est subjective tout en parlant d'une différence de sens. Pour lui, il s'agit d'une contradiction. Plus précisément, Dummett part d'une *réduction* de toute différence de coloration/éclairage à une différence de représentation. Sachant que les représentations sont subjectives, la coloration serait alors dépendante de quelque chose de subjectif. Et puisque la coloration ("tone" chez Dummett) intervient au niveau du sens, le sens serait selon Dummett subjectif. Il conclut en disant que c'est une « simple contradiction »³. Mais ce raisonnement pose problème à plusieurs endroits. D'abord la différence de coloration n'est pas une différence de sens, même si c'est au niveau du sens qu'intervient la coloration. Ensuite, il est faux de dire que « Frege [...] accounts for tone as a matter of the association with a word or expression of certain 'ideas' (*Vorstellungen*) »⁴. La coloration n'est pas *uniquement* expliqué en termes d'association de certaines représentations avec certaines représentations. Et si on parle en termes d'*association*, on ne doit pas oublier que cette *association* n'est ni forte ni spécifique.

Il nous semble qu'une critique de Frege sur la question de coloration et éclairage doit plutôt passer par des exemples concrets. Si à partir d'une telle critique, les différences de coloration apparentes s'avèrent être des différences de sens, Frege s'est trompé sur la gravité de certaines différences. Cependant, il serait loin de s'être contredit. Rainer Stuhlmann-Laeisz propose deux manières apparemment exclusives de comprendre la coloration. D'abord, il prend la « *Verwandtschaft des Vorstellens* » (l'affinité de la manière de se représenter) de deux personnes comme prémisse. Si alors

1. *EP*, 163; *NS*, 151 (légèrement modifié). J. Dubucs traduit : « ...à volonté avec la précision souhaitée ». L'Allemand fait penser que le souhait concerne la représentation qu'on veut susciter et non pas sa précision.

2. M. Dummett, *Frege. Philosophy of language*, London, Duckworth, 1973, 85.

3. *Ibid.*

4. *ibid.*

deux propositions sont égales au niveau de la pensée et que pourtant, il y existent des différences de représentation pour de différentes personnes face à ces phrases, cela montre que les deux propositions diffèrent au niveau de la coloration. Dans un deuxième temps, il prend comme prémisses que la représentation de deux personnes n'est pas "verwandt", n'a pas d'affinité. Dans ce cas, leurs représentations varient, selon lui, *indépendamment* des phrases qu'ils entendent. Ils peuvent donc entendre une même phrase et avoir des représentations distinctes¹. Le problème de cette présentation est que les inférences de Stuhlmann-Laeisz ne sont possibles qu'à condition de penser le lien entre proposition et représentation comme *déterminant de manière unique*. Pourtant – comme nous l'avons indiqué – Frege affirme à plusieurs reprises que cette détermination n'est pas précise et qu'elle reste très limitée.

Si Dummett et Stuhlmann-Laeisz rendent le lien entre coloration/éclairage et représentation trop fort, Benmakhlouf a plutôt tendance à le rendre trop faible. Ainsi il écrit : « Une pensée reçoit sa coloration de la représentation qui lui est associée et cette coloration apparaît dans la différence que remarque tel locuteur et non tel autre dans l'expression d'une pensée »². Or, Frege n'est pas tellement individualiste concernant la coloration et l'éclairage. Il ne faut pas oublier que la coloration et l'éclairage font partie du contenu d'une proposition³. Le fait que leur influence soit changeante, ne signifie pas qu'une personne remarque une différence et l'autre pas du tout. En fait, la capacité à reconnaître des différences comme celle entre *chien* et *cabot* est largement partagée. Comme nous allons essayer de montrer, elle est si bien partagée qu'il est difficile de ne pas l'admettre comme différence de sens.

Il est clair qu'une proposition sans coloration peut influencer une représentation (nous n'avons qu'à nous souvenir des deux phrases contenant "cheval"). Mais est-ce qu'une expression sans sens peut l'influer? Une lettre à Edmund Husserl du 24 mai 1891 fait penser que Frege n'était pas toujours conscient de cette possibilité : « Pour l'usage poétique, il suffit que tout ait un sens. Pour l'usage scientifique, il faut aussi que les références ne fassent pas défaut. »⁴ Dans *SB* déjà Frege conçoit qu'une expression

1. Voir R. Stuhlmann-Laeisz, *op. cit.*, 72/73.

2. A. Benmakhlouf, *Frege le nécessaire et le superflu*, Vrin, Paris, 2002, 149.

3. Voir *NS*, 214; *Fr. EP*, 236.

4. Frege, Husserl, *Correspondance*, Mauvezin, Éditions T.E.R. (Par la suite : *Corresp.*); version intégrale : 1987 Frege (éd. Gabriel, Gottfried) : *Wissenschaftlicher Briefwechsel*, Meiner Verlag Hamburg, (par la suite : *Briefe*), 1976, 96 : « Für den dichterischen Gebrauch genügt es, dass Alles einen Sinn habe, für den wissenschaftlichen dürfen auch die Bedeutungen nicht fehlen ». Évidemment, le fait qu'une chose soit suffisante n'implique pas

comme « bien que » qui n'a – selon lui – pas de sens peut donner un certain éclairage. Et puisqu'on sait que l'éclairage agit sur la représentation, la possibilité d'agir sur les représentations par une expression sans sens semble impliqué¹.

C'est dans "Logik", écrit six ans plus tard, que Frege accorde clairement la possibilité d'influer les représentations par une expression sans sens. Même une onomatopée suffit². Et puisque Frege soutient que la poésie fonctionne essentiellement par cette « *Verwandtschaft des menschlichen Vorstellens* » (affinité de la manière de se représenter), il paraît que cette théorie peut rendre compte du fonctionnement d'un type de poésie devenu important au XX^e siècle : poésie qui tâche d'évacuer tout sens pour travailler avec un certain pouvoir évocateur des mots.

Wittgenstein écrit : « *Es ist so wenig für das Verständnis eines Satzes wesentlich, daß man sich bei ihm etwas vorstelle, als daß man nach ihm eine Zeichnung entwerfe.* »³ Pour Wittgenstein, la représentation (*Vorstellung*) ne joue aucun rôle dans la compréhension d'une proposition. On peut se demander si Frege est tout aussi certain de cela que Wittgenstein. Lorsqu'il compare fameusement la Lune à la référence, l'image dans un télescope au sens et l'image rétinienne à la représentation, cela incite plutôt à penser le contraire : car l'image rétinienne est *essentielle* pour voir la lune. Mais peut-être que l'on ne doit pas perdre de vue que cette comparaison sert surtout à illustrer le degré de partage qui est possible pour chacun des trois niveaux. Sans pousser plus loin l'analyse de cette métaphore, on peut se demander si l'association entre représentation et sens ne marche pas dans les deux directions : le sens d'une expression *induirait* une représentation qui serait nécessaire pour la *compréhension* du sens. Il est intéressant que malgré toute critique de la *psychologisation*, Frege ne paraît pas exclure cette possibilité. Ce serait là une association et un entrelacement assez complexe entre sens et représentation, mais qui nous paraît largement envisageable⁴. Si Frege était convaincu que la capacité de former des représentations ne joue aucun rôle pour la faculté linguistique, il serait étonnant qu'il ne se demande pas ce qui se passerait lorsqu'on enlève

toujours qu'elle est indispensable. Mais la deuxième partie de la proposition incite à une lecture forte du « *es genügt* » (il suffit) dans la première partie : Le sens est le seuil à franchir pour un effet quelconque. La référence est l'idéal.

1. Voir SB, 59/60; Fr. : *RLP*, 121.

2. *NS*, 151; Fr. *EP*, 164.

3. Wittgenstein, *Philosophische Untersuchungen*, § 396 : « Il importe aussi peu pour la compréhension d'une phrase que l'on s'imagine quelque chose que de faire un dessin d'après elle. ».

4. Toutefois des mots abstraits comme « vérité » poseraient problème si on croyait que la représentation est une clef indispensable pour l'accès au sens.

la représentation de la chaîne référence – sens – représentation. S’il paraît envisageable dans la théorie de Frege de répondre *non* à la question « Est-ce que sans une représentation, on peut accéder à un sens quelconque ? », c’est parce que la nécessité d’une représentation n’impliquerait nullement que le sens deviendrait subjectif. Chacun pourrait, à l’aide d’une représentation personnelle, accéder à un sens objectif et commun.

En ce qui concerne l’influence du sens sur la représentation, il est important de voir qu’elle ne doit pas forcément être précise pour que le sens puisse jouer un rôle essentiel pour induire des représentations :

Qui voudrait s’essayer à susciter précisément par des mots l’image d’Apollon dans l’esprit d’un autre, comme on peut le faire sans difficulté par la vue d’une œuvre d’art ? Mais on dira que le poète peint. Et, de fait, il est indéniable que le mot entendu agit lui-même sur la conscience [*Vorstellung*] en tant qu’il est un complexe de sensations sonores ¹.

Mais le poète ne peint pas lui-même. Il incite l’auditeur à peindre d’après ses indications (*Winke*). Et pour lui aider, il dispose de mots variés qui ne modifient pas la pensée mais donnent des indications distinctes pour la création d’une représentation ² :

Si plusieurs artistes illustrent, indépendamment les uns des autres, le même poème, ils divergeront considérablement dans leur présentation de la chose. Le poète ne peint donc pas à proprement parler, mais ne fait que suggérer la peinture et donner des indications pour elle, en laissant l’exécution à l’auditeur. Et c’est pour ces indications qu’il est précieux au poète d’avoir différents mots à sa disposition, qui pourraient être substitués les uns aux autres sans changer la pensée, mais qui peuvent agir de différentes manières sur les représentations et les sentiments de l’auditeur. Que l’on pense, par exemple, aux mots « marcher » [*gehen*], “déambuler” [*schreiten*] et “cheminer” [*wandeln*] ³.

Retenons encore ici que les mots colorants/éclairants permettent au poète d’agir non seulement sur les représentations, mais aussi sur *les sentiments* d’un auditeur.

Frege part de l’exemple d’un peintre qui doit illustrer une histoire pour – sans réelle transition – parler de la position dans laquelle se trouve *tout*

1. *EP*, 164 (traduction légèrement modifiée); *NS*, 151 : « Wer wollte es wagen, das Bild eines Apollo durch Worte in der Seele eines Anderen genauso entstehen zu lassen, wie es durch die Anschauung eines Kunstwerkes ohne Schwierigkeit erzeugt wird. Aber doch sagt man, dass der Dichter male. Und in der Tat ist es nicht zu leugnen, dass das gehörte Wort in die Vorstellung eingreift, schon dadurch, dass es selber als Ganzes von Gehörempfindungen ins Bewusstsein tritt. »

2. Voir *Ibid.*

3. *EP*, 164/165; *NS*, 151/152.

auditeur. Cela indique un trait important de la théorie de Frege : la représentation est une image mentale. Dans « Sens et Dénotation » il écrit :

Si un signe dénote un objet perceptible au moyen des sens, ma représentation est un tableau intérieur, formé du souvenir des impressions sensibles et des actions externes ou internes auxquelles je me suis livré. Dans ce tableau, les sentiments pénètrent les représentations¹.

L'idée des représentations comme images intérieures (*innere Bilder*) revient à plusieurs reprises². Comme nous l'avons indiqué, Frege s'imagine en outre de projeter sur un écran des représentations qui accompagnent le terme "cheval" pour de différentes personnes :

Si différents individus étaient capables, disons, de projeter immédiatement sur un écran les représentations suscitées en eux à l'audition du mot « cheval », alors nous serions confrontés à des images très différentes les unes des autres³.

Théoriquement, l'image mentale pourrait donc être transformée en image matérielle sans que l'on perde ce qui est essentiel pour voir la différence de deux représentations. Les chevaux qu'on verrait apparaître auraient des couleurs distinctes, se montreraient sous des angles distincts etc. tout autant que si dès le début nous avions eu affaire à des images matérielles. Dans les *Investigations Philosophiques*, Wittgenstein, loin de se contenter de cette description, réfléchit longuement sur la différence possible entre représentation mentale et dessin correspondant⁴. Dans le paragraphe 301, il écrit : « Une représentation n'est pas une image, mais une image peut lui correspondre. » Dans *Les remarques philosophiques* cette idée se trouve encore plus explicitement formulée :

Ce qu'est une image, nous le savons, mais les représentations, bien sûr, ne sont pas du tout des images. Car je puis en d'autres circonstances voir l'image et l'objet dont elle est l'image. ; mais ici il en va manifestement tout autrement. Nous venons d'utiliser une métaphore et voilà que cette métaphore nous tyrannise⁵.

Pour Ludwig Wittgenstein, « image intérieure » n'est qu'une métaphore trompeuse. Pour Frege c'est une description.

1. *ELP*, 105 ; *SB*, 43.

2. Voir aussi *GA*, 19 (Original : VI) ; Fr. *FA*, 119 : Frege passe directement de « représentation » à « images intérieures ».

3. *Ibid.*, p. 151, 164.

4. Voir Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, in *Tractatus logico-philosophicus suivi de Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961, § 364-405.

5. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, Paris, Gallimard, 1975, V, 49.

Pour conclure cette partie, on peut dire que la coloration et l'éclairage sont des moyens privilégiés pour influencer les sentiments et les représentations d'un auditeur. Mais leur influence reste limitée et peu prévisible. Les représentations qu'on peut ainsi influencer – même par des expressions sans sens – sont des analogues mentaux d'images matérielles. La question de savoir si pour Frege les représentations sont nécessaires pour l'accès au sens de certaines ou même toutes les propositions, reste ouverte.

FÄRBUNG (COLORATION) ET *BELEUCHTUNG* (ÉCLAIRAGE) :
UNE DISTINCTION SANS DIFFÉRENCE?

La plupart des interprètes de Frege traitent les expressions *coloration* et *éclairage* comme synonymes – au point où ils n'utilisent souvent que l'une d'entre elles dans l'explication d'un passage où Frege avait utilisé les deux¹.

Dans *SB* et *Der Gedanke*, Frege indique que des conjonctions comme "ach" (Hélas!), "leider" (malheureusement), "noch" (encore), "schon" (déjà), "obgleich" (tout de même), "doch" (si) et "aber" (mais) *éclairent* la proposition qui leur suit de manière particulière. Le passage de *SB* en question laisse penser que Frege utilise *Beleuchtung* (éclairage) et *Färbung* (coloration) pour parler de deux phénomènes distincts. Il les introduit d'un coup, mais ensuite Frege utilise "beleuchten" (éclairer) de manière unique :

Les subordinées introduites par « bien que » expriment elles aussi des pensées complètes. Cette conjonction n'a proprement aucun sens; elle ne change [...] pas le sens de la proposition, elle lui donne une lumière particulière [beleuchtet ihn nur in eigentümlicher Weise – l'éclaire de manière particulière]. (Note de bas de page : Il en va de même avec "mais", "cependant"). On peut en effet substituer à la proposition concessive une autre ayant même valeur de vérité sans altérer la vérité du tout; mais l'éclairage paraîtrait quelque peu inadéquat, comme si l'on voulait chanter une mélodie aux paroles tristes après une chanson gaie².

Ce passage indique qu'il y a des mots qui éclairent sans avoir un sens, comme nous l'avons vu pour "hélas". Un tel mot agit sur le sens, mais le mot lui-même en est dépourvu.

A partir de ce passage, on peut essayer de distinguer plus clairement éclairage et coloration. Dans « Sens et dénotation », Frege utilise

1. Voir p.ex. A. Benmakhlouf, *Frege le nécessaire et le superflu*, Paris, Vrin, 2002, p. 149.

2. *RLP*, 121; *SB*, 59/60. Nous proposons des traductions alternatives entre parenthèses et modifions la fin de l'extrait.

Beleuchtung lorsqu'une expression – sans pour autant être coloré ou éclairé elle-même – modifie la manière dont nous appréhendons *d'autres* expressions de la même phrase. "Cependant" est un cas typique. Une expression qui éclaire serait comme une lampe qui éclaire sans s'éclairer elle-même. Cette absence d'auto-éclairage s'expliquerait par l'absence de sens pour l'expression éclairante puisque c'est au niveau du sens qu'interviennent éclairage et coloration. Frege parlerait de *Färbung* (coloration) quand un mot *lui-même* n'est pas neutre. "Cabot" serait un cas typique. La différence des métaphores que nous avons remarquée plus haut s'expliquerait parfaitement par cette distinction.

Pour clarifier la distinction, il convient d'introduire la « proposition normale ». Une proposition normale est une phrase dont aucun mot a une *coloration*. Lorsque dans une phrase P, on remplace *m* (expression colorée, par ex. "cabot") par *n* (expression normale, par ex. "chien"), cela devrait permettre de conserver la pensée qui était exprimée par la proposition lorsque *m* en faisait encore partie. « Avec une proposition normale, chacun aurait en effet le système complet des propositions équipollentes et pourrait passer à n'importe laquelle de celles dont l'éclairage lui disait quelque chose de particulier »¹. Deux propositions sont équipollentes si elles expriment la même pensée. Elles sont congruentes si en plus l'éclairage ou la coloration est pareil. L'ensemble des « propositions normales » doit suffire pour exprimer toute pensée². On peut dire que pour éliminer la *coloration* spécifique d'une proposition et ne pas perdre la pensée, il faut remplacer l'expression par une autre qui est différemment colorée ou qui n'est pas colorée du tout.

Il paraît que pour faire disparaître *l'éclairage* d'une proposition et conserver la pensée, il suffit d'enlever le mot qui éclaire. Les phrases « Er ist noch gekommen » (Il est encore venu), « Ach, er ist gekommen » (Hélas ! Il est venu), « Er ist schon gekommen » (Il est déjà venu), « Er ist leider gekommen » (Malheureusement il est venu), « Aber er ist gekommen » (Mais il est venu), « Er ist doch gekommen. » (Il est tout de même venu) deviennent toutes : « Er ist gekommen » (Il est venu).

« Leider ist er gekommen » au lieu de « Er ist leider gekommen » et « Noch ist er nicht gekommen » au lieu de « Er ist noch nicht gekommen » ainsi que « Obgleich er gekommen ist » peuvent paraître problématiques parce qu'on doit modifier la structure des phrases lorsqu'on veut enlever le terme qui éclaire. Une telle modification peut parfois indiquer une modification de la structure profonde comme pour le cas de contextes

1. Lettre à Husserl du 30/10-01/11/1906, *Corresp.*, 43; *Briefe*, 102.

2. Voir *ibid.*

obliques (« ungerade Rede »). Dans notre cas, la modification à faire semble simplement grammaticale. Elle ressemblerait à la transformation nécessaire pour passer du passif à l'actif. Et nous savons que Frege considère que cette transformation ne modifie pas le sens.

Pour distinguer *coloration* et *éclairage*, un critère essentiel serait que dans le cas d'un éclairage, on n'ait *pas* à remplacer l'expression qu'on veut faire disparaître par une autre si on veut conserver une pensée complète. Si, par contre, on enlève "cabot" de la phrase « Ce cabot a hurlé toute la nuit » cela donne « Ce _ a hurlé toute la nuit ». La pensée exprimée par cette proposition est visiblement incomplète (en Allemand : distincte de celle exprimée par la première phrase). Il lui manque une information. Pour aspirer à conserver la pensée, il faut bien dire : « Ce chien a hurlé toute la nuit »¹.

Si nous prenons pour acquis la possibilité de distinguer différences d'éclairage/coloration et différences de sens, nous pouvons retenir deux critères qui distinguent éclairage de coloration. Il s'agit d'un *éclairage* si

- 1) l'*élément clef* peut-être enlevé sans qu'on aboutisse à une pensée incomplète ou distincte.
- 2) l'*élément clef* n'a pas de sens².

Resterait à classer la transformation de l'actif au passif et vice-versa. Selon Frege, cette transformation donne également une coloration ou un éclairage distinct³. L'intonation de la voix peut modifier le contenu d'une proposition⁴. Mais elle peut être remplacé par un mot⁵. Une phrase exprimé avec une intonation triste devrait être équipollente à la même phrase à laquelle on aurait ajouté "hélas". Il reste à déterminer duquel des deux types relèvent ces manières de donner un éclairage/une coloration.

A partir de nos deux critères, on peut penser qu'une intonation de la voix relève du domaine de l'éclairage parce qu'elle ne peut pas avoir de *sens*. Pour un mot qui remplace une intonation, on doit refaire le test individuellement (Si une intonation est remplacé par "hélas", c'est un cas d'éclairage. Si on la remplace par "cabot" pour obtenir une phrase équipollente, ce serait un cas de coloration. Le fait que l'on puisse faire ce remplacement montre bien que la différence entre éclairage et coloration ne dépend pas de l'*effet* qu'a l'*élément clef* sur la pensée. C'est la *manière de donner l'effet* qui compte. Cela nous ramène encore à l'analyse des

1. Voir M. Dummett, *op. cit.*, p. 85

2. Par «élément clef» nous entendons ce qui induit la (différence de) coloration/éclairage.

3. *Gedanke*, 64; Fr. *ELP*, 177.

4. Lettre à Husserl (*Briefe*, 102) et *NS*, 152; Fr. *EP*, 164.

5. *NS*, 152; Fr. *EP*, 164.

métaphores au début de notre travail. On retrouve le cas où on ne fait qu'éclairer des statues et que cela produit le même effet perceptif qu'une coloration réelle.

Toutefois, les expressions "mais" et "et" dans le cas où on ne peut pas enlever l'une sans la remplacer par l'autre, posent quelques problèmes pour la distinction tel que nous l'avons envisagé.

(1) Hans et Gretel étaient beaux mais pauvres.

Selon Frege, on peut remplacer "mais" par "et" sans que cela change la pensée. Le terme "mais" indiquerait simplement que ce qui suit dans la phrase est différent de ce que l'on pourrait d'abord penser.

(2) Hans et Gretel étaient beaux et pauvres

exprime donc la même pensée que (1). En revanche, il est impossible d'enlever le "mais" sans modification de la phrase. Ce cas diffère de celui traité plus haut (« Mais il est venu. »), où on pouvait enlever "mais" sans remplacer. "Mais" autant que "et" aurait alors plusieurs fonctions très différentes. Dans le cas de (1), "mais" a le sens de "et" et ne peut pas être supprimé sans perte de la pensée exprimée. On peut conclure que le contexte formé par une phrase joue parfois un rôle pour distinguer éclairage et coloration. Lorsque une expression est utilisée comme connective et doit, lorsqu'on la supprime, être remplacé par "et", cela indique qu'elle a un sens (celui de "et"). On pourrait dire que "mais" ne rentre pas toujours dans le schème distinctif de coloration/éclairage. Une alternative plus intéressante serait de dire que "mais" est une expression qui éclaire ou colore selon le contexte. Cela s'accorderait parfaitement à la théorie de signification contextualiste de Frege. Peut-être que de tels cas ont empêchés que Frege formule explicitement la distinction en question qui – de toute façon – n'est pas au centre de sa théorie. Mais le fait qu'il y ait des cas intermédiaires n'entraîne pas l'invalidité de toute distinction.

N'empêche que l'on puisse, à partir de ces considérations affirmer que Frege ne traite pas toujours les expressions comme "hélas" et la différence entre "chien" et "cabot" dans la même catégorie. L'objection de Michael Dummett, selon qui « il n'y a pas de raison de supposer que toutes les variations de signification entre des expressions ayant le même sens [...] que Frege considère comme des différences de coloration [tone] soient du même type »¹ ne serait plus justifié. Frege ne le supposerait pas.

1. *Ibid.* : « There is no reason to suppose that all those variations in meaning, between expressions having the same sense [...], which Frege counts as differences in tone, are uniform in kind. ».

Évidemment, le fait que Dummett, comme beaucoup d'autres auteurs, introduit dès le début un terme unique ("tone") pour traiter indistinctement coloration et éclairage rend impossible qu'il s'interroge sur une distinction possible.

COMMUNIQUER LA COLORATION/L'ÉCLAIRAGE

Nous avons vu qu'à partir de leur intervention sur le sens d'un mot ou d'une proposition, la coloration et l'éclairage ont une influence sur les représentations. Mais il reste à éclairer comment se réalise cette influence. Dans « Über Sinn und Bedeutung », Frege donne quelques indications :

Ces couleurs [*Färbungen*] et cette lumière [*Beleuchtungen*] n'ont rien d'objectif, et chaque auditeur ou lecteur doit les recréer [*hinzuschaffen*] à l'invitation [*nach den Winken*] du poète ou de l'orateur [...]. [Il est] impossible de savoir [exactement] dans quelle mesure [...] on répond aux intentions du poète¹.

L'auditeur ou lecteur doit lui-même « se procurer »² la coloration ou l'éclairage d'après les indications du poète ou de l'orateur. Cette indication s'accorde difficilement avec certaines propriétés de la coloration et de l'éclairage que nous avons déjà exposées. A part le problème d'une intervention sur le sens, mais sans modification du sens, c'est le deuxième grand problème : la coloration ou l'éclairage sont dans la phrase, mais chacun doit se les procurer lui-même. C'est en partie à partir de ce passage que Dummett essaie de montrer que Frege se contredit. D'un côté il y a possibilité de communiquer coloration/éclairage, attachés au sens, mais de l'autre ils n'ont « rien d'objectif ».

Une issue serait de dire que Frege parle de manière elliptique ici et que ce qu'on peut tenter de se procurer est une représentation qui a une affinité avec celle qui a déterminé le choix d'une certaine coloration. Un passage de "Logik" peut faire penser que c'est essentiellement de cela qu'il s'agit³. On remarquera que ni dans ce texte, qui date de 1897, ni dans la lettre à Husserl en 1906, Frege répète explicitement que la coloration et l'éclairage n'ont rien d'objectif. En revanche, il insiste sur l'idée qu'ils ne modifient pas la pensée et qu'ils ont un effet sur les représentations. Il faut probablement penser que la coloration/l'éclairage reste bien attachée au sens, mais sans le modifier – qu'elle soit objective ou non.

1. *ELP*, 107 (traduction légèrement modifiée); *SB*, 45.

2. « recréer » *surtraduit* « *hinzuschaffen* ». Frege ne dit rien sur la préexistence de la coloration.

3. Voir *NS*, 151/152; *Fr. EP*, 164/165.

Peut-être que l'idée de *potentiel* et d'*activation* pourrait être une issue. Lorsqu'il y a une coloration ou un éclairage, il y a un potentiel supplémentaire dans une phrase qu'un auditeur ou un lecteur peut *activer* par sa manière de la comprendre et surtout ses représentations correspondantes. Il reste ouvert si cette activation est comme l'auteur avait souhaité qu'elle soit. Toutefois le résultat n'est pas arbitraire car il y existe une « certaine affinité de la manière de former des représentations » et il y a un certain partage linguistique. Il y aurait donc quelque chose dans l'objet, dans la phrase, qui nous laisserait quelque liberté de compréhension sans nous laisser toutes les libertés. La coloration/l'éclairage rapprocheraient alors les phrases où ils interviennent des œuvres d'art visuel tel que nous les comprenons. Celles-ci n'ont pas de signification prédéterminée claire, mais un potentiel de significations qu'un spectateur peut activer selon son expérience et ses dispositions. Ce serait dans ce sens que la coloration/l'éclairage sont dans la phrase et que pourtant l'ont doit se les procurer.

COLORATION ET PENSÉES ANNEXES : UNE CRITIQUE

De manière générale on peut dire qu'une différence de coloration peut exister dans la description d'une action ("marcher"). Mais le sens d'un mot conceptuel peut également être coloré. La distinction entre *chien* (non-coloré) et *cabot* (coloré) ainsi que celle entre "Pferd" ("cheval") et "Gaul" ("coursier"), "Mähre" ("monture"), "Roß" ("rosse") sont de ce type¹. Par la suite, nous allons essayer de montrer pourquoi il est difficile de soutenir que ces expressions n'impliquent pas de pensées annexes². Nous ne nous attarderons pas trop sur une explication de l'idée de pensée annexe, puisque Ali Benmakhlouf lui a consacré des réflexions perspicaces dans son livre *Frege. Le nécessaire et le superflu*³. Il nous suffira d'en retenir les choses suivantes : Si une proposition comporte effectivement une pensée annexe, cela a une importance pour la conduite des preuves dont s'occupe la logique. Si Frege veut assurer que la coloration et l'éclairage restent sans importance pour la logique, il doit donc montrer qu'ils n'introduisent pas de pensées annexes. C'est ce qu'il tâche de faire de manière exemplaire pour le cas de "chien" et "cabot".

1. Voir *RLP*, 177; *Gedanke*, 63 : Les traductions ont un sens distinct des originaux. « Mähre » p.ex. est péjoratif.

2. Pour les raisons indiquées dans l'introduction, ce passage nécessite plus que tout autre le recours aux expressions allemandes. Mais nous avons essayé de rendre possible la compréhension pour un lecteur qui serait uniquement francophone.

3. Voir A. Benmakhlouf, *Frege. Le nécessaire et le superflu*, Paris, Vrin, 2002, p. 151-154.

Frege nous demande de prendre en considération le cas où (3) « Ce chien a hurlé toute la nuit » est juste et où quelqu'un dit (4) « Ce cabot a hurlé toute la nuit ». On pourrait croire que celui qui dit (4) exprime non seulement que le chien a hurlé toute la nuit, mais aussi qu'il déprécie le chien en question. Pour contrer cette idée, Frege nous demande de nous imaginer le cas où la proposition (3) est juste et où quelqu'un dit (4) sans sentir la dépréciation qui semble se manifester dans le mot "cabot". Il y aurait alors deux pensées dans (4) dont la deuxième serait fausse. Toute la proposition deviendrait fausse, tandis que (3) serait juste.

Il est difficile d'être d'accord avec cette analyse; bien au contraire, l'usage du mot « cabot » n'empêche pas de tenir la seconde phrase elle aussi pour correcte. Il convient en effet de distinguer entre les pensées que l'on exprime et celles que l'on amène les autres à tenir pour vraies sans les exprimer¹.

On peut se demander en quoi ce cas se distingue de celui de quelqu'un qui dirait (5) « Bebel s'imaginait [wähnt] que le retour de l'Alsace-Lorraine à la France pourrait affaiblir son désir de vengeance » sans pour autant penser que Bebel se trompe s'il croit que la volonté de vengeance des Français sera calmée par le retour d'Alsace-Lorraine. Frege croit que (5) exprime deux pensées :

(6) Bebel croit que le retour d'Alsace-Lorraine à la France affaiblirait son désir de vengeance

(7) Le retour d'Alsace-Lorraine à la France ne peut pas affaiblir son désir de vengeance².

Il nous paraît tout à fait possible de dire que (4) exprime les deux pensées suivantes : (8) « Ce chien a hurlé toute la nuit. » (9) « Ce chien est exécrationnel. »

Cette présentation nous paraît au moins aussi bien rendre compte de nos intuitions linguistiques que celle de Frege. Elle montre au moins que la différence entre les deux exemples choisis par Frege n'est pas évidente.

Le deuxième « exemple standard » est encore plus difficilement envisageable comme simple différence de coloration. Dans *La pensée*, Frege écrit : « Que j'emploie le mot « cheval » [Pferd], "coursier" [Gaul], "monture" [Mähre], ou "rosse" [Roß], aucune différence n'en résulte pour la pensée. »³

1. *EP*, 165; *NS*, 152.

2. Voir *ELP*, 123.

3. *ELP*, 177; *Gedanke*, 63. Si les traductions françaises ne peuvent conserver ni la coloration ni même le sens des expressions allemandes, une réflexion similaire à la nôtre

Voyons ce qui en est. Est-ce que nous pouvons utiliser ces mots de manière indistincte ? Il nous semble que non. Un *Roß* n'est pas un *Gaul* ou une *Mähre*. Ou plus précisément : le mot *Roß* fait référence au concept de *Roß*, c'est-à-dire au concept d'un cheval de grande qualité [Duden : « edles Pferd »], dans le « parcours de valeurs » du concept *Gaul* on trouve des mauvais chevaux [Duden : « (abwertend) schlechtes Pferd »]. *Mähre*, en plus de faire référence à une femelle, indique que le cheval est vieux et ne sert plus à rien [Duden : « Ein [altes] abgemagertes Pferd, das nicht mehr zu gebrauchen ist »]. Mais tous les *Gäule*, *Rößler* et *Mähren* sont aussi des *Pferde*, des chevaux. *Pferd* inclut masculin et féminin et n'implique pas de jugement de valeur. On peut dire que les ensembles d'objets formés par les trois expressions colorées sont des sous-ensembles de l'ensemble *Pferd*. Si *Gaul* et *Mähre* ne sont pas strictement distincts au niveau du sexe, l'ensemble formé par *Gaul* et celui formé par *Mähre* ont des éléments communs. Mais comme un mauvais cheval (*Gaul*) ne doit pas forcément être maigre ou vieux, il y a des chevaux qui appartiennent uniquement à l'ensemble formé par *Gaul* (Frege dirait : « Sie fallen unter den Begriff *Gaul* »). Le groupe des *Rößler*, enfin, doit contenir des chevaux complètement distincts.

Pour illustrer ces explications, il est utile de regarder quelques exemples de phrases :

(10) « Es steht ein Gaul im Stall. » exprime deux pensées. (11) « Il y a un cheval dans l'écurie. » et (12) « Le cheval dans l'écurie est mauvais. » En revanche (13) « Es steht ein Roß im Stall. » exprime les pensées (14) « Il y a un cheval dans l'écurie. » et (15) « Le cheval dans l'écurie est de grande qualité. ». Alors le remplacement de *Gaul* par *Roß* pourrait jouer un rôle pour les inférences. L'inférence : (16) « Ce cheval est rapide. » ou (17) « Ce cheval est fort. » serait probablement vrai pour (13) mais ne le serait pas pour (10). Par conséquent, la différence de *Roß* et *Gaul* est importante pour la logique parce qu'elle indique des pensées annexes distinctes.

Si nous avons raison, notre traitement des trois exemples de Frege indique que Frege n'a pas bien choisi ses exemples. Cela montre la grande difficulté de trouver un exemple où, effectivement, deux termes distincts peuvent être utilisés dans tous les cas sans que des pensées annexes différentes soient produites. Mais cela ne montre pas qu'il est *toujours* impossible de distinguer les mots colorés des mots qui comportent une pensée annexe. Une découverte annexe de notre examen est qu'une différence de valeur peut être *essentielle* pour les pensées exprimées. Cela

serait possible à partir des expressions françaises. Tous les chevaux sauvages, par exemple, ne sont pas des « montures ».

montre que la présence ou l'absence de jugement de valeur n'est pas un critère utile pour distinguer différence de coloration et différence de sens.

A présent, nos exemples ne concernent que la coloration. Pour les cas d'éclairage, il paraît impossible de dégager des pensées annexes qui ne concernent pas l'attitude de celui qui parle.

Ainsi (18) « Er ist doch gekommen » (Il est tout de même venu) semble impliquer (19) « La personne qui dit (18) à moment T ne croyait pas qu'il [le sujet de la phrase] viendrait. » Des attitudes jouent un rôle essentiel dans ce cas et on peut effectivement dire que (19) est une proposition qui est non pas exprimée, mais uniquement suggérée. Ou pour parler avec Frege, (18) aurait en outre la fonction de faire saisir la pensée exprimé par (19)¹.

Reste le cas de "gehen" (marcher), "schreiten" (déambuler), "wandeln" (cheminer)². Il nous a paru difficile de trouver de véritables pensées annexes distinctes pour des phrases qui contiennent ces expressions. Peut-être qu'il s'agit effectivement d'un groupe d'expressions qui est clos. Cela semble d'autant plus montrer la sensibilité linguistique de Frege si on prend en considération qu'en ce sens d'autres termes que l'on peut grouper autour de "gehen", des termes comme "marschieren", "stampfen", "wandern" sont très différentes.

Frege, Benmakhlouf a raison d'y insister, était tout à fait conscient de cette difficulté³ : la frontière entre exprimer une pensée et la suggérer n'est pas étanche. Frege il écrit : « Quelque chose qui, initialement, ne servait pas à exprimer une pensée peut finir par acquérir cette fonction en vertu d'un usage constant des cas de ce genre. Une pensée qui, au début, n'était que suggérée par une expression, peut en venir à être expressément assértée par elle. »⁴

Un élément essentiel de la théorie de la coloration de Frege n'a pas été ébranlé par notre traitement des ses exemples : il y a toujours une *expression normale* qui peut fournir une « proposition normale », qui est neutre et

1. Voir NS, 152; EP, 165.

2. La traduction française ne rend pas tout à fait compte de l'allemand.

3. Voir A. Benmakhlouf, *Frege le nécessaire et le superflu*, Paris, Vrin, 2002, p. 154. Pourtant, la capacité de se rendre compte de la différence entre « Mähre » et « Roß » a plutôt dû s'affaiblir depuis le temps de Frege. Dans notre vie commune, nous avons beaucoup moins affaire à des chevaux que lui et par conséquent, les distinctions qui s'y rapportent sont moins utiles.

4. EP, 165/166; NS, 152. Malgré les énormes différences de leurs théories, ce passage fait fortement penser à la notion de « generalized conversational implicature » de Paul Grice. Frege semble songer à quelque chose de ce genre. Peut-être que la notion de Grice expliquerait le passage de la simple suggestion à l'expression. Mais Grice y voit un moyen d'*expression* à plein droit et non pas un moyen pour suggérer des pensées (Voir P. Grice, *Studies in the Way of Words*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.), 1989, p. 37-40).

qui est libre de qualités trop spécifiques. Dans nos exemples, il s'agit de "Hund" (chien), "Pferd" (cheval) et "gehen" (marcher) respectivement. Cela indique qu'un groupe de mots comporte souvent une expression qui est plus générale que les autres, expression qui « permet de passer à n'importe laquelle » du groupe¹. Avec cette distinction, Frege a déjà saisi une différence dans notre langue que l'on essaie souvent d'expliquer en termes d'aspect aujourd'hui. Mais il se peut qu'il lui a donné une place trop faible dans l'ensemble de ses réflexions sur le langage commun.

GENÈSE ET FONCTION DES CONCEPTS DE COLORATION ET ÉCLAIRAGE

On peut se demander pourquoi Frege ne veut pas admettre qu'il y a des pensées différentes pour des mots comme *chien* et *cabot*. Après avoir expliqué à Husserl que ce qui compte pour la logique dans une phrase A, n'est que ce qu'on peut juger vrai ou faux, il ajoute : « On peut, bien entendu, inscrire au compte du contenu de A quantité de choses, par exemple une humeur, un sentiment, des représentations, mais rien de tout cela ne peut être jugé vrai ou faux ; au fond, cela ne concerne pas la logique. » Si on ne dispose pas d'un moyen de pour juger quand deux propositions expriment la même pensée « on peut discuter à l'infini des questions logiques sans résultat. »² Une fois qu'on a décidé de se libérer de ce qui ne fait parti de la pensée pour le classer sous nom de coloration et éclairage « on se débarrasse d'un seul coup de tout un fatras de distinctions inutiles, qui donnent lieu à d'innombrables conflits, pour lesquels la plupart du temps il n'existe pas de décision objective »³. Frege veut garder la logique libre de termes qui pourraient donner lieu à des discussions trop pénibles. Et pour assurer cela, il finit parfois par exclure trop de différences de son champ. Au fond, on peut probablement dire que le cas concret du langage ordinaire lui importe peu.

En ce qui concerne l'origine des distinctions futiles, Frege écrit :

Ce ne peut pas être la tâche de la Logique que de suivre la langue à la trace et de dépister ce que recèlent les expressions langagières. Quiconque voudrait apprendre de la langue la logique serait comme un adulte voulant apprendre d'un enfant à penser. Lorsque les hommes donnèrent forme à la langue, leur pensée se trouvait dans un état enfantin, plein d'images. Les langues ne sont pas faites selon la règle logique. Même ce qui est logique dans la langue apparaît dissimulé sous des images, qui ne sont pas toujours

1. Voir Lettre à Husserl du 30/10-1/11/1906, *Corresp.*, 43 ; *Briefe*, 102.

2. Lettre à Husserl du 9/12/1906, *Corresp.*, 55.

3. Lettre à Husserl, *Corresp.*, 41.

pertinentes. A l'aube de l'élaboration de la langue, il y eut, semble-t-il, un foisonnement exubérant de formes langagières. [...] Le premier devoir du logicien consiste à se libérer de la langue et à opérer une simplification. La Logique doit étendre sa juridiction sur les langues ¹.

Cette description de la genèse de la faculté langagière donne appui aux idées fregeennes sur la relation entre logique et langage naturel. On peut penser que les concepts de coloration et d'éclairage ont essentiellement une fonction méthodologique. Ils sont essentiels pour faire le tri entre ce qui n'est qu'"excédent" dans une langue et ce qui en est important (pour la logique).

Cependant, il y a d'autres raisons pour vouloir exclure la coloration et l'éclairage de ce qui est objectif et qui importe pour l'analyse logique. Une grande faiblesse des langues naturelles est qu'on y dispose d'expressions qui ont un sens sans pour autant avoir une référence. Dans une langue formelle parfaite comme la *Begriffsschrift*, ce cas est exclu. Mais Frege était également gêné par l'idée qu'il pourrait y avoir plus de pensées simples que de propositions. Cela impliquerait qu'il y a des pensées qui ne peuvent pas être dites de manière directe. Plus Frege admettait d'expressions qui peuvent créer des pensées annexes, plus le nombre de pensées simples *sans manière d'expression propre* augmentait. Les catégories d'éclairage et de coloration lui aident à se débarrasser sans plus d'explication de beaucoup de cas difficiles. Il y a deux passages dans « Über Sinn und Bedeutung » qui indiquent l'embarras dans lequel les pensées annexes le mettent :

Parce qu'elles sont si évidemment liées à nos paroles, presque aussi étroitement que la pensée principale, nous voulons qu'elles soient effectivement exprimées en même temps que la principale. Le sens de la proposition y gagne en richesse et il est possible que nous ayons plus de pensées simples que de propositions ².

On hésitera à décider si cette pensée n'est que discrètement éveillée ou réellement exprimée. On se demandera si notre proposition serait fautive au cas où Napoléon aurait déjà pris sa décision avant d'avoir eu conscience du danger. Si l'on veut croire que la proposition serait vraie même dans ce cas, il ne faudra pas prendre la pensée annexe comme un partie du sens de la proposition. Il est vraisemblable qu'on inclinera à cette interprétation. Dans le cas contraire, la situation serait bien embrouillée, car nous aurions plus de pensées simples que de propositions ³.

1. *Ibid.*, 43; *Briefe*, 102/103.

2. *ELP*, 122; *SB*, 61.

3. *ELP*, 123; *SB*, 62.

La juxtaposition montre que Frege frôle la contradiction ici. D'abord, il admet qu'il est *bien possible que nous ayons plus de pensées simples* que de propositions. Après, il favorise la décision contre une certaine pensée annexe en disant qu'autrement, les choses deviendraient bien compliquées, car nous *aurions* plus de pensées que de propositions. N'avait-il pas écrit «es kann wohl geschehen» («bien possible» ou «il peut arriver»), la contradiction aurait été parfaite. Cela montre bien que Frege continuait à lutter contre les excédents de la langue tout en sachant que la lutte était perdue. Si la coloration fait bel et bien partie du contenu d'une proposition, comme la valeur de vérité et le sens, elle est souvent définie de manière purement négative : «Ce qui, en plus de cela, contribue au contenu d'une phrase, je l'appelle la coloration de la pensée»¹.

On remarquera que Frege n'utilise plus que le terme "coloration" dans ce texte de 1906. Il nous semble que cela témoigne autant de désintérêt que la multiplication des métaphores (notamment dans «La pensée»). Les métaphores tardives (air, parfum poétique) soulignent encore plus l'aspect éphémère. Cela montre la tendance croissante dans la pensée de Frege à ne plus accorder une fonction positive aux concepts de coloration et d'éclairage. Ils deviennent comme une boîte noire dans laquelle Frege jette tout ce que la langue a pour lui d'"exubérant" pour y voir plus clair dans ce qui reste.

CONCLUSION

Résumons rapidement les différents aspects de coloration/éclairage tel que Frege les décrit :

1. Coloration/éclairage interviennent sur le sens sans en faire partie. Par conséquent, il ne peut y avoir coloration ou éclairage sans sens
2. Coloration/éclairage sont particulièrement importants pour la littérature, plus un texte est scientifique, moins il montre des phénomènes de coloration/éclairage
3. Lorsqu'on traduit, on perd le plus souvent coloration/éclairage au détriment du sens. Ainsi, les textes scientifiques sont le plus facile à traduire
4. Une coloration/un éclairage distinct peuvent influencer la représentation et les sentiments d'un auditeur/lecteur, mais leur influence reste peu contrôlable.
5. Un auditeur/lecteur doit se procurer la coloration/l'éclairage d'après les indications d'un auteur. Ils ne sont pas objectifs.
6. Il y a de différentes manières de produire une coloration/un éclairage :

1. EP, 236; NS, 214.

- par un mot coloré (cabot)
- par le jeu Actif/passif
- par une expression éclairante sans propre sens
- par une intonation de la voix

7. Il suffirait de disposer des propositions normales pour pouvoir exprimer toute pensée.

On peut dire que coloration/éclairage viennent se glisser entre le sens et la représentation. Ils ne sont pas complètement subjectifs, comme les représentations, mais ils ne sont pas objectifs non plus. Nous avons proposé de les penser en termes de *potentiel* et *activation*. Il s'est avéré difficile de distinguer différence de sens et différence de coloration, mais il y a des cas où la distinction semble fonctionner.

Concernant les représentations, on peut retenir que

1. Les représentations sont subjectives, mais il y existe une « affinité dans la manière de se représenter » entre différentes personnes. C'est cette affinité qui rend l'art possible

2. Le sens et la coloration/l'éclairage d'une élocution ont une influence sur les représentations de l'auditeur/lecteur, mais elles varient aussi selon le contexte et selon les personnes et leur histoire

3. Il n'est pas nécessaire qu'une expression ait un sens pour qu'elle puisse agir sur les représentations. Une onomatopée suffit

On constatera que les représentations sont très facilement stimulées et que la moindre expression suffit pour agir sur elles. Il n'est pas clair quel rôle les représentations jouent pour l'accès à un certain sens. Son silence plus encore que certaines remarques font penser que Frege n'était pas tout à fait convaincu de leur futilité dans la saisie d'une pensée.

Aujourd'hui la tendance *logiciste* a presque entièrement disparue et il est intéressant de revenir à plusieurs aspects de la distinction initiale de Frege.

La distinction entre expressions qui éclairent et expressions qui colorent est encore intéressante. Sa métaphorique la rend très intuitive, même si – confronté au langage technique de la linguistique contemporaine – on peut facilement sentir qu'elle appartient à un monde perdu. Le concept de proposition normale nous semble encore extrêmement utile. Frege a effectivement mis les mains sur un aspect important de notre langue qui dispose d'une hiérarchie selon la généralité de certains mots dont on se sert quotidiennement souvent sans en être conscient.

Klaus SPEIDEL
ENS